

L'ARBRE TRANSFORMÉ

DANIEL GUILLAUME

L'ARBRE TRANSFORMÉ

récit

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-099602-0

© Éditions du Seuil, avril 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Près de Nagasaki vivait un médecin philosophe nommé Shirobei-Akyama. Il était convaincu que l'origine des maladies humaines est la mauvaise utilisation du corps et de l'esprit. [...] Il se promenait un matin dans le jardin du temple, alors qu'il neigeait en abondance. Il écoutait le craquement des branches de cerisier ployant sous la neige. Puis il vit un saule au bord de la rivière. Le poids de la neige courbait les branches. Le bois souple se débarrassait alors de son fardeau, puis reprenait sa position première. Ce fut l'illumination.

Luis Robert, *Le Judo*,
éditions Marabout, 1975

PREMIÈRE PARTIE

LES CARNETS DU SAULE

Fragments d'Est

Dès 1913 à Budapest, on change de nom. Puis c'est le baptême, et l'alliance d'Anna ma grand-mère avec Béla, l'officier pur chrétien qui toutefois, pour sa fonction publique et calmer ses parents, divorcera en pleine guerre d'avec la convertie. De nouveau juive, devant la loi, Anna quitte fin 44 dans un convoi ce monde encore monarchique. Et pendant que des libérateurs filmeront les corps par pelleteuses, le lieutenant, lui, va se faire tuer au front. Reste leur petite, Judith ma mère qui jouait en robe blanche parmi les framboises, à la villa du Balaton. Elle passe à l'Ouest en 66 malgré ses débuts de poétesse : devenir en France la troisième femme d'un architecte. Faire un fils, et lui donner un nom de prophète qui sonne pareil dans les deux langues. Mais toujours le paysage hongrois revient des collines, jusqu'en bord de Marne dans leur jardin presque parisien de banlieue. Elle continue d'écrire. Histoire et

L'ARBRE TRANSFORMÉ

géographie, poésie, tirent donc à l'Est, au niveau de son embranchement majeur, le saule qui s'oriente d'abord, en sens inverse, vers le bassin sous lequel pour boire cette eau sombre il enfouit ses racines.

Dans les hauteurs de Buda, l'armoire à griffes sentait l'ébène encaustiquée. Nous retournions là-bas chaque été. Les entrelacs persans du tapis me fascinaient, une statue souriant près de l'alcôve avant qu'on grandisse. Plus de chevaliers en plastique avec leurs drapeaux à fleurs de lys, autour du fort dont les douves en pâte à modeler ne retenaient pas l'eau. Pas davantage que de ferme en carton avec une vache miniature, coqs et poules, il n'y aurait bientôt de maquette, ni colle ni peinture pour les avions à étoile rouge sur la véranda, au-dessus des pruniers qu'écrase la canicule. Quand ces messieurs enterrent un camarade au cimetière dit du Pré-aux-Loups, dans le salon du grand-père adoptif, le docteur Károly, la fanfare si lente résonne.

Un ange s'élève, sur la place. Une colonnade l'entoure. Avec l'Empereur, nobles et bourgeois fêtent leur terre millénaire. Les Teutons pensent bien. Printemps des peuples,

ou pas. Que les Slaves se la bouclent. Les Hongrois garderont leurs vieux châteaux transylvaniens, leur décor d'arbres derrière le groupe des sept chefs à cheval, fondateurs de la patrie plus ou moins débarqués des steppes par d'autres barbares encore. Dans les rues de Pest, les lointains descendants du peuple ainsi poussé vers l'ouest ont jeté à ma mère, la petite Jutka, des pierres enrobées de neige pendant qu'on la conduisait au ghetto.

Ces cavaliers déboulant d'Orient se rasaient le crâne au couteau selon l'usage des Huns. Ils portaient la natte, comme le montre un bas-relief à Regensburg. Les chroniqueurs, de Byzance à Cordoue, évoquent leurs raids avec terreur. Fils du renne tant que l'espace tendait le bas du ciel, leurs statues nationalistes ressemblent aux travailleurs en marbre cassés un siècle plus tard, en pleine rue, pour tirer d'autres nuques de la tombe. Aujourd'hui, la dalle est officiellement mise en mémoire de 56. Une jeune fille, robe claire, prend ici des photos du soldat, dans un souffle, au refrain d'un marchand qui s'éloigne.

Un moment le marbre, des chiens, des colombes, des toits de hangars quittent la chaleur et la poussière de la

ville. L'air voyage comme du papier. Tout disparaît vers la campagne, où des pastèques et des motos se vendent, figées au pied d'un mur. Jadis droite, la route qui le longe fait un grand détour car derrière cette enceinte, chaque dimanche, les Migs s'élançaient de l'aérodrome en partie désaffecté maintenant. Les Russes camouflés là et dans des forêts sont partis. L'ancienne route reprend, après une dernière bifurcation qui l'éloigne du champ clos de béton armé. Bulbes, tuyaux. Barbelés rouille. La friche gagne. Du feu frappe les câbles. Ils éclairent.

À la plage, un garçonnet joue derrière les buissons secs. Il ne tient pas sur ses jambes. Sa serviette fait des plis, et l'enfant qui les touche paraît y chercher des figures ou des signes. C'étaient les vacances. Au fond du Danube, le sable et la vase reposent. Rien que de l'eau, ces claquements d'ailes et de joncs quand un canard fuse. Des oiseaux s'envolent vers la rive. Du vent dans les arbres, des vagues remuent les feuilles. Le gravier brille et je nage. Le bleu tire la nuque vers la terre.

Presque en silence, le bac pèse contre une eau nuageuse. Elle est parcourue d'écume. Un vent d'aigle contourne

l'usine, frappe le bourg ocre qui ne fabriquait encore, il y a peu, que des biscuits et des glaces. Plan quinquennal. Cadavres dans la neige. La route suit la pente, bifurque après la place, rejoint la rive. On accoste. Non loin tournent les chevaux du manège, un sabot levé sur des éclats de verre.

L'autre village vers la frontière occidentale est un reflet de montagnes disparues. Ses fumées chassent les insectes au-dessus de la rivière, puis on croise des chapardeurs. La plaine penche. Au soleil, grillent des caves à toits de chaume. Un enfant vous regarde, la voie tourne en même temps que le jour et les ombres. Derrière une église, blanche, les fouilles ont été interrompues. Des fondations apparaissent : baptême, et ces légendes au ras du gouffre. Tombes celtes, recouvertes par les Magyars, après les Avars et les Carolingiens. De la lumière touche une bâche. Des branches bougent. La neige a balayé les morts.

Première visite d'un camp, non loin du coquet village baptisé Saint-Valentin : en février, c'est aussi lui qu'on fête le jour de mon anniversaire. Où les blés s'inclinent, personne n'a dû porter tant de granit. Endurer cette pluie de

L'ARBRE TRANSFORMÉ

matraques, de fer. On n'a pas tiré. La carrière est vide. Ici le vent fait murmurer la forêt, trouble à peine le courant qu'enjambe un petit pont. La brise de Linz longe les fleurs. Des sommets, descend un geste d'air. Il se dégage, une envolée d'aigles en cristal traverse les chalets, les planches entre lesquelles des crânes ont éclaté. À mi-pente, garçons et filles jouent dans l'eau. Non loin de là, à quelques jours de l'armistice, l'officier divorcé de la juive, en refusant de se rendre a trouvé sous les balles d'un partisan, qui l'atteignit en pleine nuque, la mort qu'il cherchait. Aux questions de ma mère, le curé montre du doigt le prénom et le patronyme à la bonne date, sur un registre : Béla T. (1911-1945). Personne n'a réclamé, jusqu'à présent. Ils ont dispersé la tombe.

Le camion grimpe, au fil tortueux d'un voyage plus lointain, vers le nord. Des noms changent. Les livres parlent encore d'une haute province montagnaise mais le ciel reste sans neige, comme ces champs où des femmes en fichu s'agenouillent. Devant une église, à Cracovie, l'air emporte des oiseaux. Deuxième camp. Les rails dessinent du temps. Gravée sur des pierres sèches, la lumière fixe une heure. Poteaux sans murs. Fragments. Tous les crimes sont allemands et les gens d'ici passent

L'ARBRE TRANSFORMÉ

avec leurs landaus ou vont faire des courses. Les allées leur appartiennent.

Il faut quitter aussi les champs, la mer. Routes et autoroutes filent alors sous des nuages en plomb. Le ciel secoue les pins et des filles vers Belsen partent danser, mettent leur beau linge. Un hôtel attend la nuit. Troisième camp : ce sera là. Le terrain s'ouvre, demain, on y cherche une jeune femme au milieu de panneaux blancs qui chiffrent des wagons. « Même après son mariage avec Béla, et ta naissance, Anna ma fille est restée frêle comme une enfant », disait à ma mère, paraît-il, sa grand-mère juive antisémite : Sára, rôdant depuis toujours autour de l'église. Montée de sa province croate, rien qu'à l'odeur elle les reconnaissait dans le tram, ses frères de sang. Maintenant les blocs. On peut boire, les feuilles bruissent au soleil. Aucun feu, la lumière.

Vers les Landes

Par nuées, les pigeons s'envolent autour des lampadaires du Pont-Neuf. Ils se rabattront vers un étalage de livres, sous la pluie, tournoyant par escadrilles confuses jusqu'à *La Rhumerie*, où l'on peut prendre un punch en regardant passer des hommes en imperméable, des femmes inconnues. C'est par ici que mon père Max a débarqué de Pau dans les années 30. Après la guerre, il a langé son premier fils dans une valise, rue de Buci.

Max raconterait les frasques qui succédèrent aux courses sur pots de chambre avec ses deux grands frères. Celui du milieu : Jean, le peintre voyageur, qu'il aimait bien, connaîtrait au Brésil faveur et renom, après ses campagnes d'artilleur en Indochine. L'aîné pingre : Albert, le préféré de leur mère bigote, deviendrait un avocat notable

au Maroc, avec palmiers dans son grand jardin. Et après leurs escalades pyrénéennes à trois, guidées par les bons pères de Bétharram, le cadet, lui (Maquessi, l'appelaient-on dans la famille, depuis l'époque où il fut le plus petit des trois anges en robe blanche, pour la photo, avec dentelles et longs cheveux clairs de lumière), il ferait le mur, pendant son service dans le génie. Histoire d'aller besogner sa copine dans la soupente du casino. Lui imprimer des bleus dans le dos, contre les marches. Il dessinerait à poil, lors du premier cours de nu quai Malaquais. On bizute aussi, à la section d'architecture. Puis : « Pendant la guerre, on s'est bien marré. » Réformé pour un mystérieux mal au coude, vers la soixantaine l'homme chante encore : « Maréchal, nous voilà ! » avec frappes rythmiques, du plat de la main, sur la nappe en skaï de la salle à manger que desservait notre bonne espagnole à la peau blanche comme le lait. Les branches du saule, dehors, ondulaient doucement. Max a connu, paraît-il, personnellement Juliette Greco. Mais d'abord il y avait eu, entre deux croquis d'arc permettant de comparer l'arabe et le roman, lors d'un voyage d'études les putes gentilles offertes par l'hôtesse avec la chambre, à la médina.

Avec André, son père aventurier dont il était si proche, Max a dû voir l'Exposition coloniale. Angkor reconstruit

sur les bords du lac Daumesnil, et tout neuf le musée de la porte Dorée. Sur les hauts murs en béton, des athlètes de chaque race, en bas-relief, illustrent les richesses dont leur continent nourrit la métropole. Un éléphant poussiéreux montre la force du nègre. Un tigre, la cruauté de l'asiatique. Nous les regardions parfois en famille, en sortant du zoo. Et, pas si loin de la maison, parce que de Gaulle voulut que cessât la chienlit, plus à l'est vers Vincennes il y eut cette université, entre 69 et 80, où, selon la légende, rejouant les fastes sanguinaires de la Rome décadente : Caligula, les barbares à nos portes, des professeurs en jeans purent décerner l'agrégation de Lettres à un cheval, tandis que redoublait le battement des tam-tams. Des torches rougeoyantes fumèrent. La troisième femme, ma mère étrangère, osant quitter pour quelques heures son jeune enfant (puisque'il y avait la bonne), put y reprendre des cours. Judith y rencontra donc des universitaires, enfin, des intellectuels qui avaient le sens poétique. Car sinon, les critiques sont des impuissants. Tout prof de lettres, un écrivain raté.

Sortant des Beaux-Arts, vers 1935 pour boire un verre le futur architecte s'éloignait de la Seine grise et reprenait jusqu'à la rue de l'Échaudé, au passage de la Petite-

Boucherie. Max y retrouvait son beau brin de femme bouclée, la première épouse juste rhabillée de ses poses. Une grande passion, mais bien vite ils se trompèrent à tour de bras. «Et que devient la Baronne ?» Ingénue, quarante ans plus tard la question de l'oncle Albert, venu pour quelques semaines depuis Rabat, porterait quant à elle entre fromage et dessert sur la deuxième épouse, voire, tacitement, sur le fils autiste qu'elle avait eu de l'architecte. Assez atteinte elle-même — et poétesse, aussi —, cette deuxième femme avait d'abord pris son nom devant Dieu à un genre de baron rugbyman qui honorait en vie de bâton de chaise son rang, d'ancienne noblesse. Coups de pied sous la table de Judith la troisième épouse, pour intimiser le silence à son mari, devant le petit dernier. C'était moi : je ne savais rien mais me souviens encore. «Ça va, ça va.» Le jour tombait en biais sur la nappe par la baie vitrée du restaurant, d'où l'on voyait les poutrelles du métro aérien s'entrecroiser, s'échelonner vers la place d'Italie. Mon père n'ajouta qu'un geste évasif.

Faire son parcours à l'envers. Connaissance : avec qui ? En y pensant la main tremble. Froisse l'emballage du chewing-gum qu'on mastique. Marche arrière, un moment, pour sortir la Clio du parking, quand une vingtaine d'années

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2010. N° 99602 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

